

POUR UN POT DE MIEL

« Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. »

Lorsqu'il eut lu cette phrase, Monsieur Victor Petitjean la relut :

« Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. »

C'était bien cela ! Il avait bien lu... Une troisième lecture ne lui apprit rien de plus.

Depuis qu'il avait été muté dans ce service administratif qui dépendait de la Police, Monsieur Victor Petitjean se sentait – et se savait !- investi d'une mission. Il n'était pas *vraiment* policier, certes, mais c'était tout comme. Aussi, lorsqu'il découvrit ce bout de papier trainant sur la table d'un bistrot, il fut pris d'un de ces frissons que connurent avant lui les Vidocq, Holmès, Poirot et quelques autres du même tonneau.

Avant d'échouer dans ce service, Monsieur Victor Petitjean en avait écumé quelques autres. L'administration communale liégeoise pour laquelle il travaillait, pour autant que l'on puisse employer cette expression, était réputée pour être l'une des plus poussives et inefficaces de tout le royaume de Belgique. Or, parmi les légions de paresseux qui hantaient ces services, Petitjean s'était révélé encore plus fainéant et inopérant que la norme syndicalement admise. On se le renvoyait donc d'un service à l'autre, ce qui ne gênait guère notre homme dans la mesure où cela l'intéressait assez peu de savoir qui l'employait. Ne rien faire ici ou ailleurs... La seule chose qui comptait pour lui était d'être assuré, tout comme Cyrano de Bergerac, que : « A la fin du mois, je touche ! »

Il se produisit une sorte de miracle lorsqu'il fut affecté en qualité (?) d'agent civil attaché au corps de la police. On ne sait trop pour quelle raison obscure il se prit à s'intéresser aux quelques tâches subalternes qu'on lui confiait. Oui : il travailla ! A son rythme certes, un rythme lent, très lent, mais qui s'harmonisait parfaitement à celui de ses collègues.

Afin de parfaire cette harmonie, Monsieur Victor Petitjean avait pris l'habitude de quitter son bureau vers 11 heures (au plus tard !) afin de rejoindre ses collègues au petit bistrot d'en face. Comme il se débrouillait assez bien la belote, il fut très vite adopté.

Ce jour-là, en arrivant, il trouva un bout de papier sur la table où il avait ses habitudes. Devenu professionnellement curieux, il déchiffra la missive :

« Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. »

- « Curieux, cela... », soliloqua le fin limier. Une autre feuille qui trainait lui apprit qu'il s'agissait du thème d'un concours de nouvelles organisé par Médiathèque de Plobannalec-Lesconil.

-« Vraiment curieux cela ! Concours littéraire, mon œil oui ! Cela pue le message codé à plein nez ! « Une ruche dans un buisson » ! Et pourquoi pas une cruche dans un caleçon, tant qu'on y est. Je flaire la grosse affaire, moi ! D'ailleurs cette médiathèque de... de quoi ? De Plobannalec-Lesconil... Je doute que ce soit en Europe ce bled. Sibérie ? Mongolie ? ».

Ses collègues n'en revinrent pas et le crurent malade lorsqu'il leur annonça qu'il devait renoncer à la belote quotidienne car il était «sur une grosse affaire ».

De retour dans son bureau, il demanda à un collègue qui trainait encore par là comment allumer son ordinateur ; à deux, ils finirent par découvrir l'interrupteur et, après maintes recherches, Petitjean parvint à trouver un site qui lui apprit que Plobannalec-Lesconil était une localité de Bretagne, du pays *Bigouden*.

C'était la toute première fois de sa vie qu'il entendait parler cette localité et de ce pays. Il en était à se demander si Plobannalec-Lesconil existait réellement et si ce soi-disant pays était autre chose qu'une trouvaille suspecte dissimulant quelque sordide complot.

-« Car enfin, la Bretagne... c'est en France, non ? Pas en Bigouden ! »

Vers seize heures, lorsque ses collègues revinrent de leur belote, il leur demanda s'il lui serait possible de s'absenter quelques jours car il devait aller enquêter à l'étranger. Le fou-rire général qui s'en suivit dura de longues minutes. Puis, on le rassura : on ne voyait pas très bien qui pourrait s'inquiéter de son absence.

-« Et c'est où cette enquête, mon bon Victor ? New-York, San-Francisco ? »

-« Non. En Bretagne ! »

-« En France... »

-« Ben non. Je le croyais aussi mais... C'est en Bigouden ! »

oo

Il quitta Liège un lundi matin vers 10 heures et, quelques heures plus tard, il débarquait à Strasbourg. Personne ne put lui indiquer le chemin de Plobannalec-Lesconil ce qui renforça son idée qu'il s'agissait là d'une invention derrière laquelle une dangereuse organisation devait ourdir des plans machiavéliques. Cependant un érudit du coin lui fit remarquer que si Plobannalec-Lesconil se situait en Bretagne, il avait peu de chances de le trouver en Alsace.

-« Ah..., se dit notre futé de service, voici déjà un point d'acquis. Je fus donc mal aiguillé. Mon enquête progresse... »

Il trouva à se loger dans un hôtel relativement minable à proximité de la gare. Pas loin de là, une gargote douteuse lui servit une choucroute avariée mais abondante et, trois rues plus loin, un petit bar très (vraiment très !) louche lui permit de rencontrer Gretel une accorte Alsacienne à qui il raconta sa vie. Et plus encore.

Il resta trois jours à Strasbourg. Cette pause lui permit de bien étudier son dossier ; il avait notamment échafaudé tout un plan astucieux qui allait lui permettre, via Paris, de gagner le Finistère et de chercher alors ce mystérieux pays des bigoudis.

Dans le train qui filait vers la capitale, Monsieur Victor Petitjean relut pour la centième son énigmatique message :

« Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. »

Il lui faudrait évidemment percer le mystère de la *ruche* et du *buisson*. Et, diable, qu'allait-il y découvrir ?

A Paris, il se trompa de gare et forcément de train. Il fila un temps vers Bordeaux avant qu'on ne le fît descendre à Orléans et grimper dans un train vers Nantes. Là, qu'il se débrouille...

-« Le moins que l'on puisse dire, remarqua-t-il, c'est que ce Plobannalec-Lesconil, pour autant qu'il existe, se cache bien. Pensez donc : Strasbourg, Paris, Orléans, Nantes... Ce n'est pas le premier venu qui peut dénicher ce bled ! »

Mais il y arriva. Il avait quitté Liège depuis une bonne dizaine de jours. De Nantes, il fut dirigé vers Rennes puis vers Saint-Malo où il logea. On lui conseilla alors d'aller voir du côté de Saint-Brieuc voire de Vannes. A moins que Brignogan ? Il échoua enfin à Brest où il demeura deux jours et alors, sans tergiverser, direction Quimper. De là...

Plobannalec-Lesconil !

Il allait enfin savoir ce que cette satanée ruche fabriquait dans ce putain de buisson ! Non mais !!! A nous les bigoudis !

Formé à la dure école de la police liégeoise, il ne lui fallut que quelques jours pour comprendre, qu'en réalité, Plobannalec-Lesconil était composé de deux localités bien distinctes : Plobannalec dans les terres et Lesconil au bord de l'océan.

-« Hé, hé... se dit-il, voilà qui en dit long sur la mentalité de ces gens... On commence déjà à deviner ce que signifie cette ruche tapie dans un buisson... »

En fait, il ne devinait strictement rien du tout mais, adepte de la méthode Coué, il voulait se remonter le moral. Se souvenant brusquement que Simenon, le père de Maigret, était Liégeois tout comme lui, il décida d'adopter la méthode du fameux commissaire. Bien que non fumeur, il commença par aller acheter une pipe et un paquet de tabac et se mit à fréquenter tous les estaminets de la localité.

Deux jours plus tard, il faillit rendre l'âme ; il développait une allergie aux fruits de mer dont il avait fait une consommation abusive. Cloîtré dans sa chambre d'hôtel, à deux pas du port, il profita de ce fâcheux contretemps pour faire le point de son enquête.

-« Je brûle ! Je brûle ! » se disait-il entre deux râles. Certes il n'avait pas découvert la moindre ruche et aucun des buissons rencontrés ne semblait cacher un quelconque trésor mais il savait maintenant que le pays Bigouden était peuplé de vieilles dames qui portaient sur la tête des coiffes qui, selon son estime, devaient avoisiner les deux mètres cinquante.

-« Et si... Et si... ». Il était à deux doigts de percer le troublant secret de Plobannalec-Lesconil lorsqu'il sombra dans un état semi-comateux sans doute aggravé par le fait qu'il

avait pris l'habitude remplacer l'eau par un petit vin blanc qu'il achetait par jerrycans dans une boutique du coin tenue par un Portugais.

Lorsqu'il refit surface, il se hasarda sur le port en quête d'une illumination qui lui serait portée par le vent du large. Las, le dit vent ne lui apporta aucune illumination : rien d'autre que des bourrasques glaciales. Courageux mais point téméraire, il trouva refuge dans un bar qu'il jugea accueillant.

Il y était le seul client. Le patron, bien que Breton donc taiseux, sembla heureux de recevoir, enfin, une visite. Après s'être observés silencieusement pendant une paire d'heures, les deux hommes entamèrent une franche conversation.

-« N'êtes pas de par ici, vous... »

-« Non. Je viens de Liège ».

-« De quoi ? »

-« De Liège. En Belgique ».

-« Oh la la, mon pauvre homme. »

« -Ben oui »

« Mais... C'est que c'est guère la saison par ici... »

-« Je sais mais... Je viens enquêter sur... mais je peux rien dire : vous comprenez ? »

-« Mais comment donc ! Ainsi vous venez du grand Nord pour enquêter chez nous ? »

Et Monsieur Victor Petitjean lui raconta tout.

Le patron, bien que Breton donc taiseux, lui expliqua en long et en large tout ce qu'il devait savoir sur le pays Bigouden. Ce sujet le passionnant, il accéléra le rythme de son discours qui se vit bientôt truffé de mots bretons. Bref, Petitjean n'y comprit absolument rien mais, très poli, il n'en laissa rien paraître.

-« Ah bon ! Voilà, voilà voilà... » crut-il judicieux d'ajouter.

-« Quant à vos ruches et vos buissons, ajouta le bistrotier, ce n'est rien d'autre qu'une bouffonnerie des comiques de la médiathèque. Y aurait quelques Parisiens dans leur bande que ça ne m'étonnerait guère... ».

« Mais, s'enquit Monsieur Victor Petitjean, croyez-vous impossible de cacher une ruche dans une coiffe bigoudène ? »

-« Hé ! Vous allez tantôt vous imaginer que c'est dans leur petit buisson que nos braves vieilles dissimulent un trésor... Bon. Sur ce, je vous ressers la même chose ? »

A l'aube, Petitjean regagna son hôtel, un énorme essaim d'abeilles lui butinant les neurones.

Dans les jours qui suivirent, il envoya un message à ses collègues de la police de Liège. Son enquête allait se prolonger... assez longtemps. Il se demandait même s'il n'allait pas s'installer définitivement à Plobannalec-Lesconil.

Le temps passa comme seul il sait le faire.

Le printemps était bien installé et les touristes commençaient à affluer lorsqu'un jour, regagnant ses pénates, il remarqua un massif d'hortensias.

-« Ventre-saint-Gris, se dit notre homme, voilà plus de cent fois que je passe ici et jamais je n'avais considéré que... »

Mais oui : ce massif d'hortensias formait bel et bien un buisson ! Et derrière ce buisson, que trouvait-on ? Une boutique. Une de ces boutiques à l'ancienne où l'on vend de tout et même bien plus.

Mu par une force irrésistible, Monsieur Victor Petitjean entra dans le magasin. Un long comptoir courait le long du mur, et sur ce comptoir, un présentoir. Et sur ce présentoir, une série de pots de miel. Et derrière les pots de miel, derrière le présentoir et derrière le comptoir, la commerçante... la plus jolie des dames du pays de Bigouden.

Le coup de foudre fut immédiat. Depuis, Monsieur Victor Petitjean est définitivement installé à Plobannalec-Lesconil. Il y vend des pots de miel aux côtés de sa douce compagne.

